

Écrire l'Amérique

André Lamontagne

Volume 23, Number 3 (69), Spring 1998

Le récit littéraire des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201397ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201397ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, A. (1998). Écrire l'Amérique. *Voix et Images*, 23(3), 612–617.
<https://doi.org/10.7202/201397ar>

Revue des revues

Écrire l'Amérique

André Lamontagne, Université de Colombie-Britannique

Il est de ces thèmes qui émergent soudain de la production des revues savantes, s'imposant au chroniqueur avide de trouver un fil conducteur. Le *Zeitgeist* semble donc à l'Amérique dans le champ des études francophones. Non pas une Amérique unitaire et mythique, mais l'Amérique de l'errance et de l'exil, des minorités et des incertitudes identitaires.

L'autre Amérique

C'est à la rencontre du monde de la campagne et du monde de la

ville que nous convie *Études françaises* en sollicitant des lectures croisées du *Survenant* et de *Bonheur d'occasion*. Ce dossier entend chasser l'idée reçue d'un antagonisme entre ces deux romans parus en 1945, en lui substituant des interprétations plus dialogiques. Gilles Marcotte amorce le débat avec un article au titre suave : " Restons traditionnels et progressifs ", disait Onésime Gagnon¹, phrase emblématique de l'idéologie duplessiste, mais aussi des œuvres de Germaine Guèvremont et de Gabrielle Roy. Analysant avec beau-

coup de finesse l'incipit des deux textes, Marcotte montre comment chacune des auteures illustre un aspect de cette idéologie, respectivement la fidélité aux valeurs paysannes et le capitalisme urbain, mais tout en les pervertissant à coups de réalisme. Micheline Cambron reconnaît elle aussi l'appartenance des deux romans à un même «récit commun» et se demande pourquoi, en dépit de leur proximité narrative, ils paraissent renvoyer à deux mondes opposés. Elle trouve un élément de réponse dans le choix des métaphores et comparaisons, qui participent de l'élaboration d'univers référentiels homogènes et étrangers l'un à l'autre, si l'on excepte le fantôme partagé de la fuite². Pour Jacques Allard, qui croit que le «Ciel», la «Cité» et la «Chambre» constituent les espaces «privilegiés par les textes, l'histoire et notre tradition de lecture³», c'est le sociogramme de la Cité qui rapproche les deux univers.

Si la richesse des textes de Roy et de Guèvremont autorise ces lectures contrastées, elle est aussi garante de diversité méthodologique. Ainsi, Jean Morency suggère de mettre ces «Deux visions de l'Amérique» en rapport intertextuel avec la littérature classique états-unienne : les «deux lectures complémentaires de notre destinée continentale⁴», eu égard au lien avec la Nature, s'incarneraient dans les figures de Prométhée (du capitaine Achab à Jean Lévesque) et de Dionysos (du Survenant à Jack Kerouac). L'analyse du dialogue, au-delà de sa répartition mathématique entre les sexes, permet à Lori Saint-Martin de mettre en lumière une parole féminine contestataire chez deux auteures souvent

taxées de conservatisme⁵. Pareillement, Patricia Smart voit dans les deux textes l'exemple d'une critique idéologique au féminin, et conclut à la plus grande modernité de l'œuvre de Guèvremont, «qui s'adresse davantage à nos questionnements intimes, relationnels et spirituels en cette fin de millénaire⁶». En clôture de ce numéro, qui deviendra vite une référence incontournable, on retrouve un éloge funèbre de Germaine Guèvremont par Gabrielle Roy, ainsi que des lettres inédites de cette dernière à Marcel Carbotte, commentées par Sophie Marcotte⁷.

La revue *Francophonies d'Amérique*, dans sa plus récente livraison, propose une réflexion sur les «Discours féminins de la francophonie nord-américaine». Le découpage géographique du numéro et son orientation multidisciplinaire témoignent de la diversité et de la vitalité de la production des femmes francophones sur le continent. La section consacrée à l'Ouest canadien s'ouvre sur une intéressante exégèse postcolonialiste du *Cantique des plaines* de Nancy Huston, dont Claudine Potvin expose la problématique identitaire et territoriale. Dans une perspective différente, mais qui fait sien le précepte postmoderne selon lequel tout est texte, Nathalie Kermaal révèle la contribution trop souvent oubliée des femmes métisses aussi bien à l'art traditionnel qu'à des activités comme la chasse au bison, qui reposaient sur un langage gestuel complexe⁸. En Ontario français, Jeannette Urbas présente les récits de vie de gens à la fois ordinaires et héroïques, de femmes qui ont mené un combat de tous les jours dans leur condition doublement minorisée, tandis que

Guylaine Poissant adopte un point de vue sociolinguistique pour comprendre les « Paradoxes des discours féminins » dans la ville de Hearst, les comportements langagiers qui traduisent à la fois une volonté d'émancipation et une idéologie conservatrice⁹.

L'écriture des femmes acadiennes connaît elle aussi, pour reprendre les mots de François Paré, cette « oscillation douloureuse entre l'appartenance et l'affranchissement, entre l'origine [...] et le déracinement des individus dans une finalité propre à la modernité, entre le communautaire et le multiple¹⁰ ». Si ce déplacement du désir identitaire vers de nouvelles formes de communalité caractérise la poésie des Dyane Léger, Rose Després, France Daigle et Hélène Harbec, il trouve également son expression romanesque chez une Simone Leblanc Rainville; *Madeleine ou La rivière au printemps* s'inscrirait, selon Pamela Sing, dans le renouveau du discours social acadien, à l'écoute d'une esthétique et d'une éthique modernes¹¹. La présence francophone au sud du quarante-neuvième parallèle fait l'objet de deux articles dignes de mention: une histoire de la Fédération féminine franco-américaine et de son rôle dans le mouvement de la survivance, et une lecture intertextuelle du roman *Canuck* de Camille Lessard, au terme de laquelle Mary Elizabeth Aubé conclut que l'exil aux États-Unis peut être synonyme de continuation de l'imaginaire canadien-français et non nécessairement de rupture, comme le laissait entendre le discours anti-émigration de l'époque¹². Côté québécois, l'on consultera avec profit l'étude de Lucie Guillemette, qui

démontre avec brio, en prenant exemple sur *Aurélien, Clara, Madeleine et le Lieutenant anglais*, comment « la transgression du patriarcat par des protagonistes féminines s'accomplit dans le texte hébertien suivant un « savoir charnel »¹³ ». Signalons enfin les comptes rendus circonstanciés et la chronique relatant les activités des Centres de recherche en études francophones, qui ajoutent à la qualité de cette publication annuelle.

Autrefois connue sous le nom de *Revue francophone de Louisiane, Études francophones* se distingue d'autres revues savantes par sa préférence pour les études individuelles plutôt que pour la formule thématique. La livraison du printemps 1997 accueille trois articles sur la littérature québécoise. Anne Berthelot analyse de façon véritablement critique la reprise que fait Marie Laberge de l'histoire d'Héloïse et Abélard. Selon Berthelot, *Pierre ou La consolation* se construit selon un discours amoureux doublement anachronique, à la fois par rapport au Moyen Âge et au xx^e siècle¹⁴. Pour sa part, Helena da Silva tisse une comparaison fructueuse entre Yolande Villemaire et Anne Hébert sous l'angle de la déconstruction postmoderne du *je*. L'espace qui sépare *Kamouraska* de *La vie en prose* figurerait la transition entre la révolte contre le sujet unaire et l'acceptation d'une identité décentrée¹⁵. Enfin, Gérard Montbertrand offre une interprétation stimulante, bien que parfois psychologisante, de « L'agressivité débridée dans *Un rêve québécois* de Victor-Lévy Beaulieu¹⁶ ». Ce numéro s'enrichit du regard nuancé que Denis Bourque porte sur la pièce *Les crasseux* d'Antonine

Maillet, dans laquelle se fait entendre un rire en affinité avec le rire carnavalesque, mais dont la lourdeur tragique l'éloigne quelque peu du modèle bakhtinien¹⁷.

L'Amérique, terre d'exil

Le déplacement s'épelle «ex'ile» pour Joël Des Rosiers, poète québécois d'origine haïtienne, dont le recueil *Métropolis Opéra*, nous dit Ginette Adamson dans la revue *Trois*, décrit une perte matricielle en conjuguant espace géographique et espace scriptural¹⁸. C'est sous l'autorité de ce même Des Rosiers que Patricia Godbout nous introduit, dans le numéro 58 de la revue *Ellipse* — automne 1997 — à quatre poètes latino-canadiens émigrés au Canada, rappelant que si «l'identité n'est pas liée à l'origine, il n'en demeure pas moins que toute littérature est hantée par l'origine¹⁹». Pour ces quatre écrivains qui ont délaissé leur langue maternelle pour écrire directement en anglais (Jorge Etcheverry et Salvador Torres) ou en français (Gloria Escomel et Carmen Rodriguez), le récit du déracinement identitaire ne saurait éviter un retour au lieu de naissance de la parole. Le précédent numéro d'*Ellipse*, qui inaugurerait un nouveau format graphique, ouvrirait ses pages à «une vision nouvelle de l'errance acadienne²⁰» qu'incarne Serge Patrice Thibodeau, lauréat 1996 du prix de poésie du Gouverneur général.

Dans un dossier d'*Études françaises* qui cherche à cerner «L'ordinaire de la poésie», Élisabeth Lasserre attire l'attention sur la rhétorique du quotidien qui informe les textes de l'Ontarois Patrice Desbiens. Ici, l'exil de soi-même se raconte dans la langue orale de tous les

jours, stratégie énonciative qui tient en équilibre l'affirmation identitaire et le rejet du vécu minoritaire²¹. Deux articles parus dans *Possibles* soulignent que l'exil peut prendre la forme de la marginalisation économique. Ainsi, Madeleine Gagnon, de sa position de militante et de mère inquiète des écarts de revenus qui divisent la génération de ses enfants, s'interroge sur les effets de la mondialisation du capital, notamment «les désorganisations locales du travail²²» qui gagnent le Québec. Par ailleurs, Michel Parazelli nous invite à reconsidérer certains hauts lieux de la marginalité montréalaise (les Foufs, les Blocs) comme une normativité de remplacement pour les jeunes de la rue²³.

Autour de l'Amérique

Si l'on associe tout naturellement culture médiatique et États-Unis, Jean-Yves Mollier situe pourtant dans la France de la Belle Époque la mise en place de structures qui redéfiniront les pratiques culturelles en termes de loisirs et de marché²⁴. Cet article très fouillé, qui révèle comment les lois scolaires et les politiques éditoriales fomentent une révolution culturelle silencieuse en France entre 1896 et 1914, ouvre le dossier que la revue *Études littéraires* consacre au tandem «Récit paralittéraire et culture médiatique». La problématique choisie s'explique par la «place aujourd'hui incertaine de la paralittérature dans le discours sur la culture²⁵», en cette époque marquée par le métissage sémiotique, la transmédiatisation et le triomphe de la culture moyenne, bref l'érosion des frontières entre productions savante et populaire. On soulignera les

contributions respectives d'Irène Krymko-Bleton et de Paul Bleton à la théorie de la lecture, la première établissant un parallèle entre le plaisir infantile de la répétition des histoires et le plaisir adulte de la lecture sérielle, et le second proposant un modèle de la lecture paralittéraire avec sa configuration de base et ses variantes hétérodoxes²⁶.

Sur le plan analytique, la majorité des études portent sur un corpus anglo-saxon. Julia Bettinotti et Marie-Françoise Truel se penchent sur *Le cheik* (1919), roman d'Édith Hull qui deviendra le prototype de la *fabula* du désert, fiction amoureuse moins régressive qu'on ne pourrait le croire puisqu'elle met en scène la fuite du patriarcat et investit un genre, le récit de voyage, qui était jusque-là l'apanage des hommes²⁷. Berceau de «L'illittérature en images», pour citer le titre de l'article de Christian-Marie Pons²⁸, les États-Unis seraient devenus le pôle d'attraction de la production en série et de la culture médiatique, à un point tel que Serge Chazal se demande si «le tueur sériel ne serait pas le héros sombre et emblématique de cette culture dans l'imaginaire collectif américain²⁹». Richard Saint-Gelais lit dans les œuvres d'un auteur américain, Philip Dick, une résultante de la science-fictionnalisation de la réalité: «[...] la pulvérisation réciproque de la fiction et du réel, la contamination réciproque qui fait de chacun, et de plus en plus, la déportation à jamais incomplète et interminable de l'autre³⁰». Norbert Spehner complète le dossier par une bibliographie des «indispensables».

C'est à l'extrémité septentrionale de ce continent, dans le passage du Nord-Ouest, que Michel Serres trouve

une métaphore pour décrire la recherche d'un terrain commun entre les sciences exactes et les sciences humaines. Cette figure du passeur s'avère récurrente dans l'hommage qu'*Horizons philosophiques* rend à l'ancien élève de l'École de marine. Ainsi, Duncan Large expose la stratégie critique paradoxale de Serres, qui amoindrit l'importance de Nietzsche «dans l'histoire de la philosophie occidentale en le replaçant dans le cadre d'une autre histoire, celle des sciences naturelles³¹». Claude Lagadec explore la question de Dieu dans la série des *Hermès*, où Serres tente de faire communiquer le philosophe et le scientifique; Marcel Hénaff s'intéresse à la question de la ville globale chez le penseur français, lieu de tous les échanges, tandis que François Leroux, dans sa lecture de *Détachement*, met en évidence un réseau sémantique du voisinage, du sol commun, du tiers inclus³².

Francophonie vivante ou Américanisée? Voilà la question qu'appelle un corpus de revues caractérisé par la perméabilité des frontières et des concepts.

1. Gilles Marcotte, «Restons traditionnels et progressifs», disait Onésime Gagnon», *Études françaises*, vol. XXXIII, n° 3, hiver 1997-1998, p. 5-13.
2. Micheline Cambron, «La ville, la campagne, le monde: univers référentiels et récit», *ibid.*, p. 23-35.
3. Jacques Allard, «Deux scènes où le discours prend corps», *ibid.*, p. 53.
4. Jean Morency, «Deux visions de l'Amérique», *ibid.*, p. 76.
5. Lori Saint-Martin, «Sexe, pouvoir et dialogue», *ibid.*, p. 37-52.
6. Patricia Smart, «Changer la vie» ou «changer le monde»?», *ibid.*, p. 21.
7. Sophie Marcotte, «Mon cher grand fou...» Dialogue et/ou monologue amoureux dans les lettres de Gabrielle Roy à Marcel Carbotte.(1947-1950)», *ibid.*, p. 93-

- 102, précédé de «Quatre lettres inédites de Gabrielle Roy», p. 85-92.
8. Claudine Potvin, «Inventer l'histoire : la plaine revisitée», *Francophonies d'Amérique*, n° 7, 1997, p. 9-18; Nathalie Ker-moal, «De la chasse au bison à l'art mé-tis : une contribution de la métisse à mettre au jour», *ibid.*, p. 19-29.
 9. Jeannette Urbas, «Au fil de la mémoire : trois Franco-Ontariennes se racontent», *ibid.*, p. 59-70; Guylaine Poissant, «Paradoxes des discours féminins : la ville de Hearst», *ibid.*, p. 71-83.
 10. François Paré, «La chatte et la toupie : écriture féminine et communauté en Acadie», *ibid.*, p. 116.
 11. Pamela Sing, «Jouissance et écriture ou la différence au féminin : Madeleine ou La rivière au printemps de Simone Leblanc Rainville», *ibid.*, p. 127-140.
 12. Claire Quintal, «La Fédération féminine franco-américaine ou comment les Franco-Américaines sont entrées de plain-pied dans le mouvement de la survi-vance», *ibid.*, p. 177-191; Mary Elizabeth Aubé, «*Canuck*, nomade franco-améri-caine : persistance et transformation de l'imaginaire canadien-français», *ibid.*, p. 163-176.
 13. Lucie Guillemette, «La dialectique nature/culture et le discours féminin de la trans-gression dans *Aurélien*, *Clara*, *Mademoi-selle* et *le Lieutenant anglais*», *ibid.*, p. 212.
 14. Anne Berthelot, «La renaissance du Moyen Âge : *Pierre* ou *La consolation* de Marie Laberge», *Études francophones*, vol. XII, n° 1, p. 37-45.
 15. Helena da Silva, «Anne Hébert et Yolande Villemaire : deux étapes dans la décon-struction du je(u) fictif», *ibid.*, p. 109-118.
 16. Gérard Montbertrand, «L'agressivité débridée dans *Un rêve québécois* de Victor-Lévy Beaulieu», *ibid.*, p. 47-64.
 17. Denis Bourque, «Le rire carnavalesque dans *Les crasseux* d'Antonine Maillet», *ibid.*, p. 21-36.
 18. Ginette Adamson, «Espace géographique, espace scriptural dans l'œuvre poétique de Joël Des Rosiers», *Trots*, vol. XII, n° 3, septembre 1997, p. 5-22. Dans ce même numéro, on appréciera l'hommage à Rina Lasnier, disparue l'an dernier, hommage qui prend des formes variées : un poème de Monique Bosco, le touchant témoi-gnage du père René Pageau et la préface que signe Marie-Claire Blais à l'édition dans Bibliothèque québécoise de *Mé-moire sans jours*.
 19. Cité par Patricia Godbout, «Avant-propos», *Ellipse*, n° 58, automne 1997, p. 4.
 20. Joseph Bonenfant, «Avant-propos», *Ellipse*, n° 57, printemps 1997, p. 5.
 21. Éli-zabeth Lasserre, «Écriture mineure et expérience minoritaire : la rhétorique du quotidien chez Patrice Desbiens», *Études françaises*, vol. XXXIII, n° 2, automne 1997, p. 63-76.
 22. Madeleine Gagnon, «Utopies pour le xxi^e siècle», *Possibles*, vol. XXII, n° 1, hiver 1998, p. 113.
 23. Michel Parazelli, «La fiction généalogique des jeunes de la rue : le mythe de l'auto-nomie naturelle», *ibid.*, p. 25-42.
 24. Jean-Yves Mollier, «La naissance de la cul-ture médiatique à la Belle Époque», *Étu-des littéraires*, vol. XXX, n° 1, automne 1997, p. 15-26.
 25. Paul Ble-ton, «Présentation», *ibid.*, p. 9.
 26. Irène Krymko-Bleton, «Du «déjà lu»? La répétition au service du principe de plai-sir», *ibid.*, p. 37-44; Paul Ble-ton, «Un modèle pour la lecture sérielle», *ibid.*, p. 45-55.
 27. Julia Bettinotti et Marie-Françoise Truel, «*Lust and dust*. Voyages de femmes, roman d'amour ou les enjeux d'une *fabula*», *ibid.*, p. 59-69.
 28. Christian-Marie Pons, «L'illitérature en images», *ibid.*, p. 97-104.
 29. Serge Chazal, «Meurtre et sérialité. L'émergence du *serial killer* dans la cul-ture médiatique américaine», *ibid.*, p. 71.
 30. Richard Saint-Gelais, «Le réel attrapé par l'imaginaire. Philip Dick et la science-fictionnalisation de la réalité», *ibid.*, p. 93.
 31. Duncan Large, «Hermès contre Dionysos (Serres et Nietzsche)», *Horizons philoso-phiques*, vol. VIII, n° 1, automne 1997, p. 37.
 32. Claude Lagadec, «Michel Serres et le vrai nom de Dieu», *ibid.*, p. 41-54; Marcel Hénaff, «Des pierres, des anges et des hommes. Michel Serres et la question de la ville globale», *ibid.*, p. 69-95; François Leroux, «Le plus vieux théâtre du monde. Une lecture de *Détachement*», *ibid.*, p. 97-128.